

Courts extraits du livre de Marc FASSLER, théologien : « Résurrection » (2021)

L'apparition tardive dans la Bible du motif de la résurrection, qui est né en période de persécution, ouvre à nos esprits la tentation de « soupçonner » dans ce motif, l'aveu compensatoire d'une détresse impuissante des croyants. On pourrait alors parler d' « opium du peuple ».

Mais ce serait une erreur que d'éluder ce lien qui unit « résurrection » à « insurrection ». Car chaque fois qu'un système totalitaire renfermé sur lui-même est interrompu par une voix dissidente, la question jaillit : Où ? en quel « ailleurs » ? En quelle citadelle intérieure ? En quelle proposition venant de hors de soi - peut-on trouver le courage de s'opposer à ce système ?

Prendre le maquis de l'intériorité et du refus équivaut à aller puiser quelque part les ressources nécessaires à une résistance. « Au nom de quoi résister » fait alors s'ouvrir un lien à un irrésistible appui sur une transcendance, sur le Tout-Autre !

La hardiesse, car cela en fut une, d'une espérance de résurrection est alors née, a été promulguée au Nom du Tout-Autre. Dépassant, tout en l'incluant, la prière de tous ces êtres martyrisés, pour dire cette espérance, on a utilisé le langage du genre littéraire des apocalypses. Pourquoi ?

Parce que c'était le seul langage capable de renverser tout ce qui avait été dit, pour pouvoir déployer, sous le couvert d'une « vision », cette projection d'un au-delà irreprésentable qui a fait d'une espérance de résurrection, l'appui d'une insurrection juive contre un agresseur.

Car Israël, après avoir connu le joug des empires de l'Orient ancien, après avoir vécu l'Exil babylonien, après la soumission à l'autorité perse, n'avait jusque-là, jamais eu à affronter, sous le règne d'Antiochus (pr. antiokus) IV Epiphane (né vers 215 av. J.-C. et qui régna de 175 à sa mort en 164 av. J.-C.) la volonté totalitaire d'une abolition du judaïsme, de sa Loi, de ses coutumes et de son culte.

Il fallut le délire de ce persécuteur, sa volonté d'éradication, pour que les persécutés trouvent en eux-mêmes, l'au-delà d'une force de vie qui les mena à refuser d'être des morts-vivants, et finissent par déceler dans le Tout-Autre, à l'abri de son Nom, une promesse d'accueil qui leur a permis d'affronter toute menace de mort.

Le livre de Daniel rend compte de cette période d'épreuve. L'espérance d'une résurrection n'est donc pas une projection de la foi. Elle ne tourne pas vers un autre monde, mais vers l'Autre du monde qui laisse clignoter dans son Nom, comme la lueur d'une parole qui promet un « Au-delà »...

Mais qui ressuscite ? « Une multitude », c'est-à-dire selon la pensée sémitique, tous les morts. Ce sera un resurgissement de vie, une sorte d'éveil. Or qui dit éveil dit entrevoir autre chose que ce que l'on peut voir, un nouvel avènement de la conscience de soi, une pure recreation, un pur décentrement de soi.

Ce sera une séparation des deux parts de bien et de mal qui ont traversé chaque vie humaine, tel le vannage entre l'ivraie et le bon grain. La résurrection trie en nous ce qui restera de nous, ce qui a été bâti sur la lumière, face à ce qui doit dépérir, retourner au néant.

Ainsi, face à nos parts d'ombre (déficience, délaissement, défection, fraude, défiguration, ...), émergera la part lumineuse de chacun, si faible soit-elle, mais c'est elle qui sera la source de notre resplendissement, de notre passage dans la lumière.

L'ultime limite de notre finitude est la mort. Quand on applique à la mort, des idées de néant, de rien, d'anéantissement, on lui applique des jugements qui se rapportent à nous, mais qui ne la décrivent pas.

La mort n'est jamais assumée véritablement. Prière, volonté exprimée, ultime acte de soin, est une dernière possibilité, mais assumée avant la mort.

La mort, on en parle, mais elle reste toujours un inconnu. On ne peut se la représenter, elle est autre qu'un savoir.